UNE "DUCHESSE DE L'ARMEE"

Mlle Catherine Foster, fille du Lieutenant Colonel Charles L. Foster, de l'Armée Américaine, et petite fille de M. et Mme J. G. Kostmayer, de la Nouvelle-Orléans, a prêté son concours dernièrement à une grande fête, "La Fiesta de Sar Jacinto," à San Antonio. Nous la voyons ici comme "duchesse de l'armée," portant un beau costume de dentelle et de broderies.

LE DYNAMITEUR

FEULLETON'S DE L'ABEILLE

Nous n'avions eu qu'un gage de notre union, une fille: Clara. Elle avait hérité quelque peu du défaut paternel; mais pour toutes les qualités, elle tenait de moi et aurait pu être appelée mon image morale: Il y avait donc ici une brillante promesse d'avenir; ici était un lien d'affection qui m'assurait enfin le calme, la tranquillité de l'existence. Eh bien! point du tout. Me croirez-vous si je vous dis qu'elle a fui la maison maternelle? C'est cependant l'exacte vérité. Quelques lubies au sujet des nations opprimées lui sont entrées dans la cervelle, et si jamais vous rencontrez une jeune fille (charmante je vous l'affirme) répondant aux noms de Luxmore, Lake ou Fonblanque (car il paraît qu'elle porte tous ces noms-là indifféremment, outre beaucoup d'autres), dites-lui de ma part que je lui pardonne son cruel abandon. Je ne veux plus la revoir, jamais, jamais! mais je suis prête à lui servir une pension fort honnête!

A la mort de M. Luxmore, je cherchai l'oubli dans le maniement des affaires. Je crois avoir dit que sept hôtels, sans compter celui-ci, formaient une partie de la fortune de M. Luxmore. Quatre étaient à ce moment fermés et inoccupés. Trois étaient habités par des gens qui m'avaient harcelée des réclamations les plus injustes, trompée par tous les subterfuges légaux imaginables, et que, pourtant, je ne pouvais les mettre à la porte, quoique remuant ciel et terre pour cela: mon cœur se brisait à les voir, sous mon nez, et avec une ostentation insolente, occuper ces superbes bâtisses.

Une seule maison me restait à visiter, celle *où nous sommes*. Je l'avais louée—car à ce moment je logeais à l'hôtel, la vie d'hôtel est celle qui j'ai toujours préférée—à un certain colonel Géraldine, qui accompagnait dans ses voyages le prince Florizel de Bohême. Le caractère et la position de ce *locataire* m'avaient fait espérer que, de ce côté du moins, je serais tranquille. Quelle fut ma surprise de voir cette maison fermée comme les autres et déserte, selon toute apparence! Cette vue ramena naturellement ma pensée vers le passé et, cédant à l'influence des tendres souvenirs, je m'assis contre la clôture du jardin, en face de la porte. On était en août et le jour était brûlant; les sons d'une musique lointaine passaient dans l'air; tout concourait à me plonger dans cet état délicieux qui n'est ni le bonheur ni la tristesse, mais qui a la vivacité aiguë de l'un et le charme rêveur de l'autre.

Je fus tirée de cette extase par l'arrivée d'un grand break de belle apparence, traîné par des chevaux de prix et occupé par plusieurs hommes de très bonne mine. Il s'arrêta devant ma maison dont la porte fut aussitôt ouverte par l'un de ces hommes. Ses compagnons—j'en comptai sept en tout—se mirent en devoir de décharger le break et de porter dans la maison une quantité de grandes corbeilles, de paniers à bouteilles et de caisses comme celles qu'on emploie pour le transport de la vaisselle et du linge de table. Les fenêtres de la salle à manger furent ouvertes comme pour l'aérer, et je vis quelques-uns des hommes mettre la table.

—Il est évident, me dis-je, que mon *locataire est de retour*; et quoique toujours bien déterminée à ne souffrir aucun empiètement sur mes droits, j'étais agréablement surprise par le nombre et la discipline des serviteurs du colonel et la profusion discrète qui semblait régner dans son train de maison. Je n'étais pas au bout de mes réflexions quand, à ma grande surprise, on ferma de nouveau les fenêtres, les hommes sortirent, reprirent place dans le break, et la maison fut, comme devant, laissée à elle-même.

Et pourtant ce n'était pas un rêve; car, m'étant approchée de la façade, je vis que les lanternes du vestibule étaient allumées. On attendait donc des hôtes, mais évidemment pas avant la nuit. Pour qui donc ces préparatifs mystérieux? Je ne suis pas une prude, mais j'ai en morale des idées bien arrêtées. Si la maison où mon mari m'avait conduite était destinée à devenir un lieu de rendez-vous, je ne verrais engagée, bien malgré moi, dans un nouveau procès; je retournai à l'hôtel pour dîner en toute hâte.

J'étais à mon poste d'observation *vers dix heures*. La nuit était claire et tranquille; la lune brillait bien haut dans le ciel. Je me dissimulai donc le long de la petite muraille, vis-à-vis de la façade de mon ancienne demeure, et revant doucement aux choses du passé. Le temps s'écoula, et *quand onze heures sonnèrent*, je vis s'approcher un monsieur à la tournure noble et élégante. Il fumait tout en marchant; son léger paletot, flottant, laissait voir un habit de soirée, et son allure posée et gracieuse attira mon attention. Arrivé à *la porte de cette maison*, il prit une clef dans sa poche et entra tranquillement.

Immédiatement après, j'observai un autre homme, beaucoup plus jeune, qui arrivait à pas précipités du côté opposé. Quoiqu'on fût en plein été, il était enveloppé jusqu'au nez dans un grand manteau. Malgré toute sa hâte, il regardait sans cesse avec inquiétude derrière lui. Parvenu à ma porte, il se détourna et s'en alla avec autant de vitesse qu'il était venu. Il revint encore, en proie à une indécision pénible; enfin, avec un geste violent, il marcha droit vers la maison et fit retentir le marteau. Presque aussitôt il fut introduit par le premier arrivant.

Ma curiosité fut alors excitée au plus haut point. Je me serrai autant que je pus dans l'ombre épaisse, et j'attendis les événements. Mon attente ne fut pas longue. Du même côté du square, un second jeune homme parut, marchant lentement et avec précaution, et, comme le premier, enveloppé dans un manteau au collet relevé. Il s'arrêta, jeta autour de lui un regard rapide et scrutateur; puis il s'appuya contre la grille de la cour et parut prêter l'oreille. De la salle à manger arrivait le bruit de bouchons de champagne. L'homme aux écoutes prit courage, tira une clef, ouvrit la porte de la grille, la ferma sans bruit derrière lui et descendit dans le sous-sol. Il avait rabattu le collet de son manteau; la lune éclairait en plein son visage, et je fus effrayée à voir la pâleur et la contraction de ses traits.

Je ne pus rester plus longtemps inactive. Persuadée qu'on préparait quelque crime atroce, je traversai la rue et je m'approchai de la grille. Il n'y avait plus personne dans le sous-sol, l'homme était donc monté dans la maison, avec quels sinistres projets? A aucun moment de ma vie l'audace ne m'a fait défaut: trouvant alors que la porte avait été laissée entr'ouverte, je la poussai doucement et descendis les degrés. La porte de la cuisine, comme la grille, n'était pas fermée à clef. L'idée me vint tout à coup que le criminel préparait ainsi sa retraite, et l'imminence du péril me prêta un nouveau courage. J'entrai dans la maison et, résolue à risquer ma vie, je fermai la porte et tournai la clef.

J'entendais dans la salle à manger, au-dessus de ma tête, les accents d'une joyeuse conversation. Au rez-de-chaussée, tout était silencieux; l'obscurité semblait peser sur mes yeux. Je restai quelque temps immobile. Je ne nierai pas que l'effroi *commençait à me gagner*, quand j'aperçus un mince sillon de lumière s'allonger sur le sol du couloir. Je me glissai dans cette direction avec des précautions infinies et, parvenue enfin à l'angle du corridor, je vis que la porte de l'office était entre-baillée et que le filet de lumière tombait par cette ouverture. Me faufilant plus près encore, je jetai un regard dans le réduit. L'homme y était assis, écoutant, l'oreille au guet, frissonnant au moindre bruit. Sur une table, devant lui, se trouvaient une montre, une paire de revolvers d'acier et une lanterne sourde. Les plans les plus contradictoires me passèrent par la tête; une seconde plus tard j'avais tiré la porte et tourné la clef; le bandit était pris à son propre piège. Stupéfaite moi-même de ma décision, je m'arrêtai, palpitante, et m'appuyai contre la muraille. Dans l'office, pas un bruit; l'homme s'était résigné à son sort sans résistance, et je croyais le voir, glacé de terreur, attendant la mort. Je me jurai qu'il ne serait pas trompé dans son attente et, pour mener à bien le reste de ma tâche, je montai.

Des bougies épandaient leur lumière discrète sur les restes d'un repas froid exquis. Les deux messieurs avaient fini de souper et se livraient aux délices du cigare et du marasquin. Le plus âgé, celui qui était arrivé le premier, était assis en face de la porte derrière laquelle je me trouvais; l'autre était placé à sa gauche. Tous deux, comme l'homme de l'office, semblaient attentifs au moindre bruit, et sur la physionomie du second, je crus distinguer une expression d'effroi. Chose étrange pourtant, à les entendre, les rôles semblaient intervertis.

—Ne vous faites pas un jeu de mon instante prière, disait le jeune homme d'une voix tremblante d'émotion. Je vous l'ai adressée au prix de mon honneur et au péril de ma vie. Partez! partez à l'instant! Ne perdez pas une minute, et s'il vous reste quelque pitié pour un jeune homme entraîné sur une pente fatale, mais au cœur duquel vivent encore quelques nobles sentiments, ne regardez pas derrière vous quand vous sortirez!

—Monsieur, dit le prince, je suis venu ici me fiant à votre parole; je vous assure, sur la mienne, que je veux demeurer sous cette sauvegarde. Le café est prêt.

Le malheureux jeune homme se leva:

—Je vous en supplie, s'écria-t-il, par pitié pour vous-même, par ce que vous avez de plus cher au monde, partez avant qu'il soit trop tard!

—Monsieur, répondit le prince, je ne suis guère accessible à la crainte. Vous prenez donc le mauvais moyen pour m'engager à quitter cette maison où j'ai joué le rôle d'amphitryon. Permettez-moi d'ajouter, jeune homme, que si quelque péril nous menace, il est votre fait, non le mien.

—Hélas! vous ne savez pas à quelle action infâme vous me contraignez, s'écria l'autre. Mais non! non! du moins je ne veux y avoir aucune part!

A ces mots, il tira de sa poche une fiole dont il avala le contenu et, à l'instant même, il chancela et tomba lourdement à la renverse, sans un cri. Le prince quitta sa place et s'approcha du corps qui se tordait en convulsions sur le tapis.

—Pauvre vermisseau! l'entendis-je murmurer; hélas! devrons-nous toujours nous demander ce qui est le plus funeste en ce monde: faiblesse ou perversité? Et se peut-il que la sympathie pour des idées qui ne manquent pas d'une certaine grandeur puisse conduire un homme à une mort aussi misérable?

Cependant j'avais ouvert la porte et j'étais entrée.

—Prince, dis-je, le moment n'est guère choisi pour des réflexions morales; avec un peu de promptitude, nous pouvons sauver la vie de cet homme; quant à l'autre, ne vous inquiétez pas de lui, je l'ai mis sous clef.

Le prince s'était tourné vers moi en m'entendant entrer; il me regardait sans effroi, mais avec une stupefaction profonde.

—Ma chère dame, s'écria-t-il, qui diable êtes-vous?

A Suivre

CUNARD

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 6 JOURS
TOUS LES MARDIS
MAURETANIA AQUITANIA
BERENGARIA
CUNARD LINE
205 St. Charles St.
New Orleans La.

LA CARESSE

La concierge m'annonce qu'un monsieur m'a demandé, vers trois heures. Il n'a pas laissé sa carte, mais il a dit qu'il reviendrait. Un frisson bref fripe mes joues. Je vois le reflet de ma face dans la glace de l'armoire. Je suis affreusement blanc.

La concierge n'a pas remarqué mon trouble. Elle retourne en hâte vers son fourneau où mijotent des tripes à l'ail. Elle me dit encore:

—Il n'y avait rien pour vous au courrier.

Et je m'en vais, étranglé par mon isolement.

Aurai-je le courage d'entrer dans mon bureau? Je ne sais pas. Mais à peine ai-je refermé la porte de mon logement qu'une force insurmontable me pousse vers cette pièce interdite.

Je regarde sa porte grise avec autant d'attention que si l'on y avait gravé la formule de mon destin. Une des quatre vis à tête d'os, qui fixent la plaque de verre rectangulaire au ras du vantail, est tombée. Je n'avais jamais remarqué qu'une écorchure en zigzag avait enlevé une écaille de peinture, à quelques centimètres de la poignée de cuivre.

Cette porte est pareille à toutes les portes de tous les petits appartements bourgeois. Quand le parquet arrivera, il aura l'impression d'entrer dans un logement à deux mille cinq, charges comprises, bien plus que de "descendre sur le théâtre du crime."

Elle est là, derrière cette porte. Il y a déjà vingt heures que je lui ai tranché la gorge, et nous sommes à l'époque des grandes chaleurs. Mais je ne crois pas que les voisins puissent se douter de quelque chose avant deux ou trois jours. J'ai donc tout le temps de me mettre en sûreté.

Je ne me chargerai que d'une valise au fond de quoi j'empilerai le contenu de mon secrétaire: valeurs au porteur et papiers de famille... Je prendrai aussi ma casquette à carreaux et mon imperméable anglais: il faut toujours mettre sa silhouette en harmonie avec ses projets. Et c'est d'un grand départ qu'il s'agit aujourd'hui.

Je voudrais bien emporter la photographie de ma mère qui se trouve sur mon bureau, entre le classeur et la lampe. Mais il faudrait pousser la porte fatale, et je n'ose pas.

Si j'ai bonne mémoire, la femme doit être étendue sur le ventre, la tête engagée sous un des coussins du divan. Je ne sais pas s'il y a du sang par terre. C'est cela, surtout, que je redoute.

J'ai averti la concierge de mon brusque départ, en lui donnant un vague prétexte: une affaire urgente à plaider en province. Elle m'a peu écouté, absorbée par la confection de son plat.

Je hèle un taxi. Tandis qu'il démarre, je lève les yeux vers la façade de la maison que j'abandonne à jamais. Les volets de mon bureau sont mi-clos et, comme il fait encore grand soleil, un rais de lumière doit barrer le divan et aviver ses taches terribles.

Aussi pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait, bon Dieu? Je la payais; ce n'était pas pour entendre des mots d'amour. Elle profanait le souvenir de l'autre, de celle qui m'a abandonné, de ma femme sans qu'elle s'en doutât!

A la consigne de la gare, l'employé m'a regardé d'une manière étrange, en prenant ma valise. J'ai encore deux heures à patienter, avant le départ de mon train. Cet homme ne s'imaginait pourtant pas que j'allais trimballer ce colis jusqu'à dix-neuf heures trois?

Il fait adorablement bon, à la terrasse de ce café, devant la gare. Les femmes ont des chemisettes cinées, aux tons violents comme ceux des apéritifs que l'on consomme autour de moi. Elles rient, avec une bêtise ravissante. Et les hommes, le canotier en auréole de paille, le front moite et les yeux sympathiques, les écoutent en vidant leurs verres que la glace embue.

Le remords est une faiblesse du cœur. Je n'ai pas à donner de tendresse aux autres, puisque personne ne me témoigne la moindre affection. Je ne me suis jamais senti si hermétique. Je nie toute communication avec les autres hommes.

Je viens d'acheter un bouquet de roses rouges, parce que j'aime leur odeur, et un tube de pastilles de menthe dont la fraîcheur flatte mon palais. Je vais, maintenant, faire l'emplette de quelques figures de choix pour mon voyage.

Je descends l'avenue ombragée, en flânant devant les boutiques. Un camelot me tend un journal du soir. Machinalement, mes yeux se portent sur la "Dernière heure"... Quelle nouvelle s'attendent-ils donc à y trouver?... Et je replie le journal avec une indifférence méticuleuse, après avoir appris le résultat d'un match de rugby et la mort d'un membre de l'Académie française.

J'ai toujours eu des curiosités naïves de gosse devant des images aux tons vifs. Je m'arrête devant un kiosque où les journaux, tachés de couleurs crues, ouvrent leur double page—piqués sur une planche comme de gigantesques papillons. L'un représente l'assassinat d'un garçon de recette; un autre, l'exécution d'un parricide; un troisième, le suicide d'un banquier. Et, sur tous, le sang s'étale en flaques ardentes et ruisselle en rigoles pourpres... J'ai été lâche, décidément. J'aurais dû pénétrer dans mon bureau, dompter ce dernier scrupule issu de ma nervosité. Et je touche, de ma main droite, les belles images éclatantes, avec un sourire avisé de connaisseur, tandis que ma main gauche pend.

Je viens d'avoir un sursaut terrible. Les battements de mon cœur s'amplifient jusqu'à ma gorge. Le cou raide, je meus lentement ma tête vers mon épaule gauche et j'abaisse les yeux.

Ce n'est qu'un chien: un jeune chien folâtre qui m'a léché brusquement la main. Je le fixe, avec toute mon attention. C'est un affreux bâtard, noir, avec une étoile blanche au milieu du front. Dressé sur les deux pattes postérieures, il se cambre, la patte droite de devant appuyée sur ma cuisse, la gauche repliée, et il lève vers moi son museau court dont de petits frémissements moirent les babines. Il me contemple avec un tel air d'adoration que je ne sais plus, je ne sais plus...

Sa maîtresse, une petite boutiquière en tablier mauve et blanc, à carreaux—nous regarde, en souriant. Elle essuie une paire de lunettes avec un carré de peau beige, sur le seuil de son magasin... Je dois avoir l'air affolé, car elle me dit:

—Il n'est pas méchant, monsieur!

Et elle le rappelle. Mais le chien ne bouge pas et continue à m'envelopper d'un long regard d'amour.

—Il n'est pas méchant!

J'ai pris la patte du chien et je l'ai reposée à terre avec précaution. Courbé, je lui flatte l'échine. Il se laisse caresser, le museau bas, très attentif, et il agite sa queue, d'un petit mouvement régulier de balancier... Il n'est pas méchant!

Hé bien, tenez, depuis que ma mère est morte et que ma femme s'est enfuie, je n'ai pas vécu de minute aussi douce que celle-ci... Ce n'est qu'un chien, n'est-ce pas? Un chien sans race dont un collier aux chaînons rugueux râpe le cou, mais ce chien est venu vers moi et il m'a léché la main... Toute la tendresse éparse à la surface du monde s'est condensée dans cette caresse spontanée. Et maintenant j'ai honte de cette sécheresse de cœur dont je me targuais... "Je n'ai pas à donner de tendresse aux autres, puisque personne ne me témoigne la moindre affection..." C'est cette mentalité fausse qui me fait horreur, plus que le crime qui en est résulté.

Sept heures moins le quart! J'ai juste le temps de regagner la gare... La gare? Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus!... La fuite, l'horrible vie étroite et sèche, à l'étranger!... Eh bien, non, je ne peux pas, je ne peux plus!... Quelque chose vient de naître... je... Allons! Encore une caresse, mon chien!... Non, il n'est pas méchant, madame! Il n'est pas méchant!... Pourriez-vous m'indiquer le commissariat le plus proche? —Albert-Jean.

LA MOTOCYCLETTE AERIENNE

Au cours du meeting d'inauguration de l'aérodrome de Francazals, près de Toulouse, l'aviateur Barbot a essayé une "moto-aviette" munie d'un moteur de 7 chevaux.

Cet essai a donné des résultats qui méritent d'être retenus. Barbot a, en effet, réussi un vol de vingt minutes à 50 mètres de hauteur.

C'est la première fois qu'un appareil de puissance aussi réduite effectue un véritable vol.

Peut-être l'aviation, qui a été jusqu'ici un sport ruineux au point de vue de la consommation de la gasoline, va-t-elle, au contraire, devenir le mode de locomotion le plus économique après la bicyclette. L'appareil qui a essayé Barbot ne dépense en effet que trois litres d'essence pour 100 kilomètres.

SITUATION DES FRANCAISES

ABANDONNÉES PAR LEURS MARIS AMÉRICAINS

Paris.—La situation des femmes françaises mariées à des Américains pendant la guerre et qui maintenant demandent le divorce et la restitution de leurs droits de citoyennes françaises, sera régularisée par un règlement spécial du ministre de la justice. Jusqu'à présent, on les avait classées comme femme sans pays. Abandonnées par leurs maris ou refusant de se rendre aux Etats-Unis, elles n'avaient pas pu se remarier ou obtenir des papiers leur donnant un statut légal. Les cours françaises ne soumises à une autre juridiction. Le résultat est que le paragraphe de la loi française sur le divorce qui prevoit le divorce pour abandon, recevaient pas leur accorder le divorce, sous prétexte qu'elles étaient vra à l'avenir une plus large interprétation qui permettrait de rendre leur liberté à ces femmes.

SON TESTAMENT

Un fermier fait son testament.

"Je lègue à ma femme la somme de 1,000 dollars. Si elle se remarie, je lui lègue la somme de 5,000 dollars, car son mari n'aura pas volé son argent."

MME. HAZEL DARE WILDER

La Louisiane [illegible] à New-York sous les [illegible] Mme. Hazel Dare Wilder, de Crowley. Mme Wilder a été choisie par un comité composé de Rudolph Valentino, Howard Chandler Christy et Harrison Fisher pour cet honneur. Jeune cantatrice, elle a fait son semi-début à Jérusalem Temple il y a deux ans, en concert. Un peu plus tard elle a chanté à New York où les critiques ont prononcé sa voix superbe. Elle a un grand nombre d'amis à la Nouvelle-Orléans. Sa famille est très estimée à Crowley.

Innovations Belges

Les écoles et bibliothèques publiques de Belgique vont être désormais dotées d'un document tel qu'il n'en existe encore en aucun autre pays. C'est le tout premier Atlas dont le texte et les cartes nous présentent l'image du monde telle qu'elle a été transformée par les traités de Versailles et de Sèvres, les décisions de la Société des nations ou des commissions de délimitation territoriale.

La physionomie géographique et politique des colonies comme celle de l'Europe Centrale et Orientale a subi le contre-coup du bouleversant drame de 1914-1918. Le globe s'est fait un visage qu'on ne reconnait plus. Et c'est son portrait nouveau qui apparaît exactement dans le nouvel Atlas belge, tandis que tous ceux qui servent encore ailleurs à l'enseignement géographique retardent autant que la photographie, prise à vingt ans, d'une jolie femme aujourd'hui cinquantenaire.

Mais là ne se borne pas l'originalité du nouvel Atlas belge, où les dernières métamorphoses apportées par la guerre dans les respectives forces numériques des peuples sont consignées à la lueur des recensements les plus récents. Pour ce qui concerne la Belgique, il introduit des éléments tout à fait inédits—historiques, économiques, biographiques—dans l'enseignement jusqu'ici purement plastique de la géographie. C'est-à-dire que son texte—d'une lapidaire concision, pourtant, résume les annales de chaque importante commune belge et, en même temps que la production économique de chaque province, nous montre sa production "humaine" si on peut dire. Exemple: un précis des grands voyages et des grandes découvertes—jusqu'à celle, toute fraîche, du radium dans certaines roches du Congo—s'accompagne d'indications telles que celle-ci: "Verviers a donné le jour au célèbre historien Henri Pirenne; Gand, à l'illustre écrivain Haurice Maeterlinck; Soignies, au docteur Jules Bordet, le "Pasteur" belge; Jahay-Bodegnée, à Zénobe Gramme, inventeur de la dynamo... etc., et. Ainsi, la géographie spirituelle, venant compléter la géographie physique, prend la valeur d'un portrait où l'âme illuminerait les lignes sèches de la figure.

L'auteur de ce précieux instrument, de savoir, M. Boghaert-Vaché, l'encyclopedique correspondant belge de l'Intermédiaire des chercheurs et curieux, ne prétend pas au monopole de son innovation. Libre aux géographes, historiens et statisticiens d'autres pays d'adopter le plan dont il fournit le modèle, afin que partout la cartographie nationale donne à chacun une claire et complète vision de sa patrie.—M. G.

LA SUSPICION

La mère.—Est-ce vrai que ton mari a envie de te quitter pour ne plus revenir.

La fille.—Oui, maman, et il dit que tout cela est de ta faute.

La mère.—Ah, mon Dieu, est-ce que ton mari serait tombé en amour avec moi?

LES INTENTIONS DE LA FRANCE

Paris.—En anticipation des offres de Berlin, on disait aujourd'hui dans les milieux officiels français que la France refusera de traiter avec l'Allemagne jusqu'à ce que cette dernière se désiste de sa politique de résistance passive de l'occupation de la Ruhr.

On a aussi affirmé qu'il y avait une recrudescence de fermeté dans l'attitude franco-belge à l'égard du gouvernement allemand, à tel point que les Alliés sont satisfaits que les Allemands ne veuillent pas encore admettre les effets réels de l'occupation de la Ruhr. D'ou la décision prise que la résistance passive doit cesser avant que les négociations soient reprises.

Il a été réitéré qu'en aucun cas, la France ne consentirait à un arbitrage par des experts internationaux ou une cour internationale de justice. Et à ce propos on déclarait que tout arbitrage serait une renonciation au traité de Versailles qui a déjà réglé la question allemande.

Il devient de plus en plus évident, dit-on, que la seule proposition que l'Allemagne accepterait à l'heure actuelle, serait équivalente à l'annulation de sa dette, alors que la France est de plus en plus fermement convaincue que les Allemands sont en mesure de faire des offres de réparations raisonnables.

PAS ENCORE

—Tiens encore une orange qui se gâte. C'est bon, on la donnera à la bonne. Oh, elle n'est pas encore gâtée à ce point là.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame du Kentucky raconte comment elle devint forte et en bonne sante—Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky.—Mme Cynthia Vanhook, qui habitait jadis Stanford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que peu de temps après qu'elle avait accouché de son troisième enfant, elle résolut de reprendre ses travaux de famille et que celà lui causa beaucoup de mal.

"J'ai commencé par me sentir affaibir et me sentais point moi-même," voilà comment Mme Vanhook décrit ses malaises. "Pendant six semaines j'étais nerveuse et sans vigeur; j'étais obligée de prendre une femme de ménage pour faire mon travail.

"Mon docteur me dit que j'avais été trop imprudente et que cela avait causé un choc à mon système nerveux, et qu'il me fallait un tonique pour rétablir mes forces.

"Il recommanda Cardui. Dans peu de temps de m'aperçus d'une amélioration dans ma condition. J'avais pris trois bouteilles de Cardui et... ma santé avait été rétablie. Je suis maintenant forte et en bonne santé."

Cette dame du Kentucky ajoute qu'elle de manque jamais de recommander le Cardui aux femmes faibles et épuisées.

Des milliers de femmes font des louanges du Cardui à leurs amies.

Ce doux et inoffensif tonique végétal a été *en usage* avec succès pendant quarante ans dans le traitement des nombreux malaises affligeant les femmes.

Votre pharmacien vends le Cardui.